

Introduction : à la recherche de la nature humaine

Dans les *Dialogues* écrits à la fin de sa vie, Rousseau¹ affirme que tous ses écrits forment « un système bien lié qui pouvait n'être pas vrai, mais qui n'offrait rien de contradictoire² ». Dès le *Discours sur les sciences et les arts*, il avait parlé, à propos de son œuvre « d'un triste et grand système..., fruit d'un examen sincère de la nature humaine³ ». Si nous voulons comprendre la pensée politique de Rousseau, il nous faut commencer par reconstituer le système d'idées qui lui paraissait vrai sur la nature humaine ainsi que sur les transformations qui l'ont amenée à l'état dans lequel elle est à présent sous nos yeux. La philosophie politique de Rousseau n'est en effet qu'une conséquence de ses prémisses métaphysiques et surtout anthropologiques et elle fait littéralement système avec elles.

Rousseau est parti de deux intuitions essentielles : la première lui fait dire que l'homme contemporain est à la fois méchant et malheureux en raison même de la nature des institutions politiques et sociales au sein desquelles il vit ; la seconde lui fait dire que cet homme — qui est à la fois malheureux et méchant — est en contradiction avec sa nature essentielle qui tend au contraire à la liberté et au bonheur. À partir de ces deux prémisses, la philosophie politique de Rousseau est une tentative pour construire un système d'institutions qui permettrait à l'homme de vivre en accord avec sa nature première et qui, par là même, lui

.....

1. Les œuvres de Jean-Jacques Rousseau seront citées dans l'édition Gallimard, coll. « Pléiade », 5 volumes parus, 1959-1995 et seront abrégées OC suivi du numéro de volume et de la page.

2. OC, I, 930.

3. OC, III, 105.

permettrait d'être à la fois bon et heureux. L'idée essentielle est que c'est la dépendance des hommes les uns par rapport aux autres — telle qu'elle est inscrite et matérialisée dans les institutions sociales et politiques corrompues de son temps — qui est principalement responsable de leur malheur, et qu'il n'est possible de les sauver de cette condition misérable que par la construction d'une société où les individus ne dépendraient pas les uns des autres mais où tous ne dépendraient que de la loi voulue par tous. Cette forme de dépendance par rapport à la loi mériterait le nom de liberté et serait l'équivalent de l'indépendance primitive dont l'homme jouissait par sa constitution première. Et si l'indépendance est le fondement du bonheur et de la moralité, cette indépendance nouvelle restituerait à l'homme le bonheur qui convient à sa nature.

Dans le même texte des *Dialogues*, Rousseau nous dit à propos de ses propres ouvrages :

« Ces écrits marchaient dans un certain ordre qu'il fallait trouver pour suivre la chaîne de leur contenu. J'avais cru voir que cet ordre était rétrograde de celui de leur publication et que l'auteur, remontant de principe en principe, n'avait atteint les premiers que dans ses derniers écrits. Il fallait donc, pour marcher par ordre commencer par ceux-là, et c'est ce que je fis en m'attachant d'abord à l'Émile, par lequel il a fini¹ ».

Il serait donc possible de parcourir ce système de deux manières différentes :

a) Chronologiquement, en suivant pas à pas les différentes étapes par lesquelles il s'est dévoilé aux yeux mêmes de Rousseau ; il faudrait alors partir des effets qui ont suscité son interrogation et son indignation, puis suivre le mouvement de pensée par lequel il est remonté aux causes afin de produire une explication de ces mêmes effets. Si on suit cet ordre, il faudrait partir du *Discours sur les Sciences et les Arts*, le premier écrit de Rousseau, où celui-ci brosse un tableau des misères qui affectent l'homme social de son temps ; il faudrait poursuivre

.....

1. OC, I, 933.

l'exposé par la première partie du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, où Rousseau montre que ces misères et ces contradictions ne sont pas une conséquence nécessaire de la constitution naturelle et essentielle de l'homme ; il faudrait poursuivre en examinant la seconde partie du *Discours* : Rousseau y expose une genèse possible des gouvernements et des institutions sociales corrompues qui sont, d'après lui responsables des malheurs présents de la constitution humaine. Ensuite viendrait l'exposé des principes du *Contrat social*, dans lequel Rousseau montre comment il serait possible de construire des institutions politiques et un mode de vie social qui sauverait les hommes des contradictions et des malheurs dont les institutions corrompues qu'ils ont au contraire bâties dans la réalité sont responsables ; il faudrait enfin terminer par l'*Émile*, où Rousseau pose en toute lumière le principe premier de toute sa philosophie : l'homme est bon par nature, et il ne devient méchant que parce que les institutions sociales corrompues le font tel.

b) Logiquement, en partant des premiers principes tels qu'ils sont exposés dans l'*Émile*. puis en suivant la théorie du *Contrat social*, qui expose les principes d'une politique qui maintiendrait l'homme dans la conformité à l'excellence de sa nature première tout en développant en lui les qualités qui sont nécessairement liées à l'existence sociale : moralité, justice, devoir, amitié etc. ; en passant de là à la genèse des mauvais gouvernements telle qu'elle est exposée dans la seconde partie du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, et en terminant par le premier *Discours*, qui décrit les effets moraux ultimes des gouvernements corrompus.

De ces deux ordres, le second est à la fois plus rigoureux et plus fidèle à la logique avec laquelle les différents moments de la pensée de Rousseau s'enchaînent les uns aux autres. En revanche, par sa sécheresse même, il convient mal pour introduire le système car, partant des premiers principes sans montrer comment et pourquoi Rousseau est arrivé à les formuler, il risque de laisser le sentiment d'un certain arbitraire dans leur

position. L'ordre chronologique de la découverte convient donc mieux ici, puisque, seul, il rend justice au mouvement d'approfondissement progressif et de remontée vers les causes premières que la pensée de Rousseau a connu¹.

Partons donc du tableau que Rousseau dresse de l'état social qu'il a sous les yeux et tentons de suivre le mouvement intellectuel par lequel il est remonté aux principes.

I. Les contradictions du système social

Les contemporains, dit Rousseau, ont une très haute idée de l'époque et de la forme de société dans lesquelles ils vivent ; leur opinion commune est que l'homme a connu, au cours de son histoire depuis les premiers temps jusqu'à aujourd'hui, un développement continu dans le sens du progrès et de l'amélioration sur tous les plans : matériel et moral.

Ce progrès continu aurait fait passer l'espèce humaine :

- de la cruauté des premiers temps à la politesse et à l'urbanité des mœurs d'aujourd'hui ; les hommes étaient barbares, ils sont devenus civilisés, raffinés et polis. Ils étaient cruels et faisaient couler le sang sous le plus léger prétexte, tandis que les guerres sont devenues aujourd'hui moins fréquentes et moins meurtrières. Bref, nous serions passés de la grossièreté et de la rudesse des mœurs des premiers temps à la civilisation véritable ;
- de l'ignorance au savoir ; les hommes des premiers temps étaient ignorants sur tous les plans : ils ne possédaient ni les connaissances scientifiques qui ouvrent les secrets de la nature, ni les spéculations philosophiques qui dévoilent à l'esprit les plus profonds mystères de l'homme et de l'univers, ni les arts et les techniques qui permettent de dominer le réel et de le subordonner à nos besoins. En ce sens, leur vie était à la fois indigne (car leur esprit restait en jachère) et

.....
1. Signalons néanmoins les deux exposés très synthétiques que Rousseau a faits de son propre système en suivant l'ordre logique, le premier se trouve dans la *Lettre à Christophe de Beaumont*, OC, IV, 935-937 ; le second se trouve dans les *Dialogues*, OC, I, 934-935.

- malheureuse (car ils étaient privés de tous les agréments de l'existence moderne). L'homme contemporain, pourvu des sciences qui éclairent et des arts qui rendent l'existence douce et commode, leur est infiniment supérieur et connaît un bonheur bien plus grand ;
- de la pauvreté à la richesse : les peuples primitifs végètent et ne possèdent que le strict nécessaire ; leurs mœurs guerrières leur font préférer la rapine au travail productif. L'absence de sécurité et la permanence de la guerre les soumettent de toute manière à la dure loi de la pauvreté. Ils alternent entre l'apathie qui gagne ceux dont l'esprit n'est éveillé ni par la passion de la connaissance ni par celle de la production ou de l'enrichissement, et la violence dont les brusques accès réveillent par moments leurs passions les plus sauvages. Ils ignorent tout des douceurs que l'abondance des biens apporte à ceux qui en jouissent. Par contraste, l'homme moderne a fondé des sociétés riches et florissantes ; les biens circulent, le commerce est actif, les richesses se diffusent, les agréments sont omniprésents et donnent tout son prix à l'existence. Là encore, l'homme moderne est plus heureux que ses devanciers parce qu'il est plus riche et qu'il mène une existence plus confortable ;
 - de l'esclavage à la liberté ; l'homme primitif est esclave de ses passions que son manque d'éducation et de polissage l'empêche de tenir en lisière. Apathique et paresseux par nécessité, il est enchaîné à une dure loi qui le soumet quotidiennement à la pénible recherche de sa subsistance : démuné de loisir et d'agrément, il est également privé de liberté ; il mène une existence quasi animale qui le soumet à la nécessité des choses. L'homme primitif, en outre, pratique l'esclavage institutionnel : sa liberté est sans cesse menacée dans les guerres, et la majeure partie des hommes de l'antiquité tombaient ainsi dans le statut servile où étaient réduits les vaincus. Enfin, l'homme de la cité antique est esclave parce qu'il n'existe que comme partie d'un tout ; la cité — à laquelle il doit tout son être — possède inspection sur

tous les recoins de sa vie privée : elle lui enjoint d'être vertueux et lui demande constamment le service de son temps et de sa vie dans l'exercice des fonctions politiques et dans la défense de la patrie. En revanche, l'homme moderne est protégé par les lois qui lui garantissent la possession de ses biens et des fruits de son travail ; vivant dans une société développée et raffinée, il ne doit craindre ni les passions grossières de ses semblables, ni l'esclavage. Libéré par sa richesse du souci de son pain quotidien, il n'est plus enchaîné par la loi de la nécessité.

Bref, l'homme s'enorgueillit de son état présent, et il se compare favorablement avec toutes les époques précédentes de l'histoire humaine lorsqu'il considère la puissance et la richesse des États où il vit, l'abondance des biens et des commodités dont il y jouit, la politesse et la douceur des mœurs qui y règnent. Ces dernières qualités surtout lui paraissent des acquis inestimables, car il y voit le signe qu'il s'est éloigné de l'animalité et qu'il a réussi à enchaîner ses propres passions en les disciplinant par les lois de l'urbanité et du commerce poli.

Dès le *Discours sur les Sciences et les Arts*, Rousseau a l'intuition que cette théorie générale du progrès — complaisamment véhiculée par l'opinion commune et par les philosophes de son siècle — est une imposture. L'ordre apparent qui règne dans les sociétés modernes cache un véritable désordre, tandis que la civilisation raffinée n'est qu'une façade dissimulant un authentique dérèglement des mœurs et un déchaînement des passions jamais atteint dans le passé. De même, le bonheur cache un malheur réel dont, dit Rousseau, il n'est pas trop difficile de mettre au jour les raisons. La liberté, enfin, semble être plus un mot qu'une réalité car, sous les dehors de la protection et de la loi, les sociétés modernes dissimulent une réalité bien plus noire : l'inégalité qui oppose les pauvres et les riches, l'oppression politique et le despotisme, l'illégitimité profonde des institutions, l'enchaînement aux passions les moins nobles.

Il y aurait donc un divorce général entre l'être et le paraître :

1. Les lois de l'état paraissent protéger également tous les hommes et la société civile semble être au bénéfice de tous en assurant l'équité. Mais en réalité, l'inégalité profonde des conditions matérielles fait que les lois sont essentiellement utiles aux riches et aux puissants : elles ne sont que les instruments par lesquels les riches travestissent leur force en droit. Les peuples modernes, en ce sens, jouissent non pas de la liberté mais du calme et du repos sous des maîtres despotiques dont les volontés particulières passent pour des maximes de justice.

2. Les hommes paraissent être devenus plus savants ; c'est sans doute vrai mais, à côté de quelques connaissances véritablement utiles, ils ont surtout acquis des connaissances futiles qui, sans contribuer en rien à la connaissance de la nature, à la satisfaction des besoins authentiques, ou à la connaissance des devoirs de l'humanité, permettent à ceux qui les possèdent de briller dans l'opinion des autres. La plupart de nos soi-disant connaissances sont ainsi dépourvues d'utilité réelle, et sont de simples instruments de prestige et de compétition sociale ; il s'agit d'un savoir vain qui rend vains ceux qui le possèdent. En d'autres termes, si les sciences authentiques ont d'abord contribué à améliorer matériellement le sort de l'espèce humaine, elles se sont ensuite dégradées en connaissances oiseuses entre les mains des esprits faibles et de la foule qui les utilisent comme instruments de pouvoir et de domination. C'est en ce sens que les sciences ont corrompu les mœurs.

En outre, les arts de la rhétorique, du beau langage, de la politesse, sont des arts d'hypocrisie dont les effets sont dangereux et nuisibles : tant que les hommes ignorent l'art de feindre et de se composer un extérieur, ils ne peuvent développer leurs passions égoïstes sans être immédiatement percés à jour par autrui ; or personne ne veut paraître méchant aux yeux des autres et, en ce sens, l'ignorance des techniques de dissimulation est un bon garde-fou contre la prolifération des passions.